

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Agéonor, Agéonor, Agéonor et Agéonor, La tribu* (Éd. Quinze)La tribu, (Éd. Libre Expression) de François Barcelo**

Thomas Pavel

Number 26, Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39595ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pavel, T. (1982). Review of [*Agéonor, Agéonor, Agéonor et Agéonor, La tribu* (Éd. Quinze)La tribu, (Éd. Libre Expression) de François Barcelo]. *Lettres québécoises*, (26), 34–36.

Agénor, Agénor, Agénor et Agénor,

(Éd. Quinze)

La tribu,

(Éd. Libre Expression)

de François Barcelo



François Barcelo

Photo : Athé

« Né à Montréal, trois jours avant Pearl Harbour, » selon la note biographique sur la couverture d'Agénor, François Barcelo commence sa carrière d'écrivain relativement tard. Il le fait cependant avec beaucoup d'assurance, en mettant au jour deux romans volumineux et bariolés, regorgeant des personnages et des actions les plus inattendus. La spécialité de François Barcelo est la vaste chronique faisant le compte rendu de la vie de plusieurs générations. Les deux romans ont une construction similaire, mettant en jeu une alternance régulière de chapitres racontant l'histoire « fondamentale » et de chapitres consacrés aux histoires personnelles de différents personnages. L'histoire fondamentale n'a pas de début, de milieu ou de fin au sens traditionnel ; nous n'avons pas affaire à des récits à déséquilibre initial corrigé par une suite orientée d'actions débouchant sur un équilibre final quelconque : chez Barcelo l'histoire se déroule lentement au gré d'un narrateur hâbleur, grand amateur de potins et commérages, peu attentif aux débuts et aux fins, travaillant avec délices dans un perpétuel milieu. Non que ce refus de la logique du récit traditionnel entraîne Barcelo vers une écriture dite d'avant-garde. Loin de là ; éminemment lisibles, ses contes possèdent un narrateur on ne saurait plus classique, qui connaît tous ses personnages, décide de leur sort, tel un Dieu-le-père, non sans adresser au lecteur des clins d'oeil complices : « Si Mahii était belle au point que les animaux s'arrêtaient pour la regarder, . . . , belle à faire mourir de jalousie les plus belles femmes de l'histoire, ce n'est ni un miracle de la génétique, ni le fruit du hasard, ni l'aboutissement d'une copulation particulièrement réussie. Non, si Mahii était belle, c'est parce que l'auteur de ces lignes l'a voulue ainsi. » (*La tribu*, p. 107-108). Les événements sont d'ailleurs racontés d'une manière à première vue réaliste. Le début d'Agénor en est représentatif : « Clorimont s'arrêta à mi-chemin du sommet de la colline, s'épongea le front avec un grand mouchoir à carreaux. Son cheval fit encore quelques pas, puis s'arrêta lui aussi et allongea le cou pour brouter de hautes herbes le long du sentier. »

(*Agénor*, p. 4). Cependant, à regarder les deux livres de plus près, une multitude d'éléments restent en dehors du traitement réaliste.

Il y a d'abord les détails frappants, tel le personnage extra-terrestre dans *Agénor*, petit animal vert qui communique avec les humains par télépathie, en leur posant sur le nez sa petite main « ni chaude, ni froide et absolument sèche, » à la peau « à la fois rugueuse et lisse » (p. 27). Ou dans *La tribu Grand-Nez*, qui ayant le don de l'immortalité, passe sa vie interminable à changer de tribu : « au fil des millénaires il vit ses descendants ériger des civilisations extraordinaires, s'inventer des dieux, s'attribuer même des origines diverses, alors que Grand-Nez savait que tous venaient de lui. » (p. 71). Ou encore, dans le même roman, la vie de Jean-François et celle de Laval sont parfaitement identiques pendant quatorze ans ; arrivé à cet âge, Jean-François Laval, être seul et unique selon la logique classique se sépare en deux entités à destins dissemblables, ce qui amène l'auteur à conclure « qu'on peut élever des enfants exactement de la même manière, et en tirer des résultats fort différents » (p. 93). Ce sont là des jeux familiers aux lecteurs de science-fiction ou de romans de fantaisie, et cependant chez Barcelo on n'a guère le sentiment qu'ils occupent une place centrale. *Agénor* n'est pas un récit 'sur' les extra-terrestres ; *La tribu* n'est pas un roman de fiction métaphysique.

Les conventions réalistes sont également transgressées dans ce qu'on pourrait appeler le quotient contenu/longueur. Un vrai roman réaliste consacre un minimum de pages à chaque personnage et à chaque événement ; si l'équilibre est jamais modifié, c'est en faveur de la longueur du texte : le travail de l'écriture moderne tendra à décrire avec détails de plus en plus nombreux des périodes de temps de plus en plus courtes, avec un inventaire réduit de personnages et d'événements. Dans les deux romans de Barcelo, par contre, un nombre extraordinaire de héros et d'actions sont concentrés dans des textes de longueur moyenne. Les premières pages de *La tribu* par exemple racontent l'arrivée d'un bâtiment français (*vieux paysan*, dans la terminologie du roman) sur les rivages du nouveau monde, l'exploration des forêts vierges,

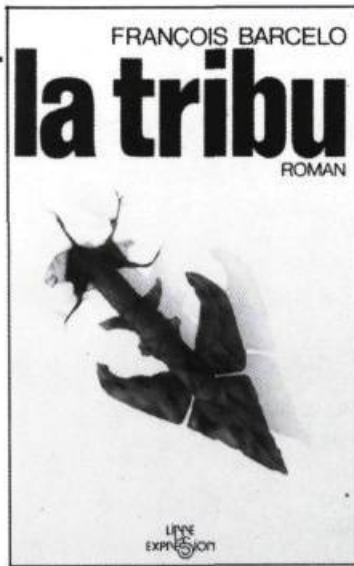


l'amitié entre un des héros et un tamia, une rencontre avec les sauvages, l'explosion du navire, la capture de deux personnages par les indigènes, l'exécution de l'un d'eux, la grâce accordée à Jean-François. On dira que bien des romans d'aventures commencent par un rythme accéléré, en brochant de quelques traits rapides la configuration stratégique, pour ralentir ensuite la vitesse du récit et se concentrer sur un petit nombre de personnages. Rien de tel chez Barcelo. Après le premier chapitre, nous passons au détail de la vie de l'amiral Le Croton, commandant du navire détruit ; la suite de l'histoire fondamentale revient à Jean-François, surnommé Jafafoua par les indigènes Clipocs, à sa relation avec Miha, quatrième femme de Clapichine, à son amitié pour Mnoumia, fille de Miha, à l'apprentissage de la chasse, de la pêche et des travaux des hommes, à un amour platonique de Ksoâr, jeune Clipoc, à la redécouverte de l'écriture par ledit Ksoâr qui se distingue également par la composition du poème *Je pense*, dont le dernier vers est « Je me dis que je pense, et je sais que je suis, » etc. Le rythme ne se ralentit jamais : de nouveaux personnages arrivent, d'anciens vieillissent et meurent, tués par le froid, par les guerres, par les maladies. Mahii, citée plus haut, naît à la page 107, de l'union entre Jafafoua et Miha, quelques pages avant les demi-frères Togo et Pogo. À la page 114-115 on trouve une liste biblico-parodique de la tribu, réduite à vingt-sept membres, dont quatorze enfants, trois adolescents, un ancêtre, un cul-de-jatte, deux mâles et six femmes. Quelques pages

plus loin, la situation redevient favorable, car en vingt ans la tribu progresse autant que les plus grandes civilisations en mille ans. Durant cette brève période, les Clipocs inventent « la machine à vapeur, la pile de Volta, les toilettes à eau, le chauffe-eau au gaz, le ping-pong, le transistor, le métier à tisser mécanique, les pâtes alimentaires, la montgolfière, l'imprimerie, le canon à 75 millimètres, la carabine à répétition, le yoyo, les préservatifs, la pizza, l'allumette, la brouette, la poubelle à pédale, » et l'énumération se poursuit encore (p. 120-121). Survient une guerre contre la tribu voisine, les Nioux, durant laquelle les jeunes Clipocs, en profitant de leur supériorité en armements modernes, exterminent sauvagement leurs ennemis. La nouvelle du massacre afflige Mahii et les Clipocs adultes, au point qu'ils décident de détruire le site de la tribu, les machines, les usines, « tout ce qui avait été le progrès de la tribu depuis vingt ans » (p. 134). Avant la fin du roman (cent soixante pages plus tard), Mahii inventera la peinture, puis détruira toutes ses oeuvres, elles sera ensémençée par tous les hommes de la tribu, il y aura encore des guerres, des conversions, de nouveaux venus, des morts solitaires, ou collectives. L'auteur s'adressera au lecteur dans plusieurs parenthèses contemporaines, dont on spécifiera que la lecture en est facultative.

Enfin, à la différence des pratiques réalistes, les romans de Barcelo ne sont pas solidement ancrés dans un réseau de référence bien défini. L'auteur emploie en abondance des techniques allégoriques de « détachement » par rapport à la réalité historique : nous avons déjà noté que « français » devient « vieux paysan » dans un système de transpositions où le lecteur est invité à déchiffrer des noms de nations comme Zanglais ou Nioux, de religions comme Rahélites, de villes comme Voldar ou Ville-Dieu. Les arrêts de travail s'appellent des « plages », les adeptes de courants dangereux sont des « antiarchistes » et des « partagistes » (*Agénor*, p. 223). Mais ce sont là des artifices faciles à interpréter, des pétards linguistiques destinés à amuser plutôt qu'à effrayer. La technique de destabilisation employée par Barcelo comprend également des moyens plus subtils. Au

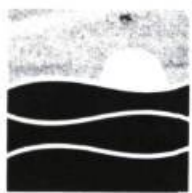
début d'Agénor l'auteur nous prévient que les événements auraient pu débiter au Québec, vers 1884 ; il ajoute aussitôt : « Peut-être ailleurs aussi, dans un autre pays. Ou même à une autre époque. » Les personnages paraissent cependant typiquement québécois : cette Marie-Clarina, ce Clorimont, cet Honoré Lapointe, surnommé Bottines Noires, ce Tramore O'Brien, ont tous les traits attendus. On dirait des images d'Épinal, ou de ces peintures paysannes, à personnages joyeux et immobiles. Ce sont des êtres folkloriques, solidement bi-dimensionnels, à destins simples, régis par peu de lois et beaucoup de hasard. Marie-Clarina, fille d'un immigrant polonais appelé Agénor et de Douaire, fille au nom secret et qui s'était enfuie du couvent, voit le jour à Sans-Hommes-ni-Rivières, village à trois habitants. Elle y grandit, s'y marie, a un enfant, le perd, passe une vie sans autres événements jusqu'à l'arrivée du deuxième Agénor, l'extra-terrestre, avec lequel elle aura une brève liaison peu satisfaisante. Agénor le voyageur spatial connaîtra plus de succès auprès de Dé-



sirée, fille de Tramore, à laquelle il fait un enfant, le troisième Agénor. Tout ceci se passe dans un univers campagnard, où tous les voyages se font à pied, où les rares chevaux sont aussi importants que les hommes. L'extra-terrestre Agénor n'y effraye personne, car rien dans ce monde n'interdit l'apparition d'animaux encore inconnus. Réciproquement, la planète Blanante, terre natale d'Agénor est peuplée de nations qui rappellent les terriens : les Rispaliens, majoritaires, se consacrent

à la contemplation des idées inutiles, tandis que les Miayels, moins nombreux, mais doués pour les idées utiles, dominent la planète. Agénor appartient à une des nations les plus petites de Blanante, les Quantasques, « qui avaient cultivé la pratique des idées inutiles, tout en adoptant la plupart des idées utiles des Miayels » (*Agénor*, p. 85). Comment ne pas penser au Québec, partagé entre la tradition catholique et la vie nord-américaine ? Le village de Marie-Clarine aurait pu exister ailleurs, on nous dit. Mais dans le roman l'ailleurs le plus lointain reste toujours près du Québec. Ainsi, le jeu d'orientation que Barcelo nous propose n'a pas de solution définitive ; si le suspens classique consiste dans l'approche inéluctable du dénouement, ici nous assistons avec un lent plaisir à son ajournement perpétuel. Barcelo le sait bien, lorsqu'il annonce qu'il y aura un jour « d'autres histoires du même auteur, qui précéderont ou suivront celle-ci. » On les attendra avec patience et intérêt. ■

Thomas Pavel



ÉDITIONS des PLAINES

C.P. 123
SAINT-BONIFACE
MANITOBA R2H 3B4

Deux pièces de théâtre pour marquer les deux années des Éditions des Plaines.



Une bagarre très politique
de Rosemarie Bissonnette

96 pages, \$6.95

Une comédie basée sur un fait historique des années 1870.



Les manigances d'une bru
de Roger Legal et Paul Ruest

96 pages, \$6.95

Une comédie pour s'amuser. Des rêves de grandeur irréalisables.